

L'auteur : Hélié de Saint Marc (1922-2013), issu d'un milieu bourgeois bordelais. Résistant et déporté, devient officier (parachutistes, Légion étrangère), combat en Indochine puis en Algérie. En Indochine, il a dû abandonner des auxiliaires vietnamiens, d'où sa sensibilité au sort des Harkis. En Algérie, il s'enracine (sa femme est pied-noir). C'est un partisan indéfectible de l'Algérie française, en même temps qu'une grande figure militaire très respectée dans l'armée (l'officier le plus décoré de France).

Le peuple algérien, mais aussi les Français d'Algérie, les Pieds-noirs).

Une formulation des pièges de la mémoire. C'est ce qu'Henry Laurens appelle «les marécages de la mémoire», entre victimisation et ressentiment.

❑ Extrait du livre d'Hélié de Saint Marc, *Mémoires, Les Champs de braise*, Paris, Perrin, 2002 (1^{re} édition 1995), p. 288-290.

Pour le plus grand malheur de ce peuple, la blessure ouverte en 1962 ne s'est pas refermée. J'y vois même les racines de la guerre civile qui détruit sous nos yeux l'espoir des femmes et des jeunes algériens, à coups de bombes et de couteaux, comme au temps de la guerre d'Algérie. Il y a des familles où les secrets des aïeux empêchent les enfants de vivre. Il y a des peuples où le mensonge d'une génération entraîne le malheur des suivantes.

Au-delà des accords eux-mêmes¹, périmés dès l'instant de leur signature, l'attitude de la France vis-à-vis de ceux qui avaient cru en elle fut effroyable. Lors de son discours sur l'autodétermination en septembre 1959, le général de Gaulle avait lui-même évoqué l'hypothèse d'un départ radical de la France. Parlant alors de «sécession», il avait précisé : «il va de soi que, dans cette hypothèse, ceux des Algériens de toutes origines qui voudraient rester français le resteraient de toute façon et que la France réaliserait, si cela était nécessaire, leur regroupement et leur établissement.» Cette parole-là, la plus essentielle de toutes, fut malheureusement bafouée au-delà de nos craintes.

Des compagons effondrés nous écrivaient en masse pour nous raconter des dizaines de scènes atroces. A Philippeville², des cadres avaient amené avec eux des frères d'armes musulmans pour leur permettre d'échapper à la mort. Le commandement français leur intima l'ordre de faire redescendre à terre ces hommes en danger. Ils furent massacrés sous les yeux de ceux qui avaient voulu les sauver. Combien de récits interchangeable ai-je lus depuis 1962, réunis par la même lâcheté et la même honte? Durant des mois, la France, terre d'asile, a refusé d'accueillir des hommes traqués, menacés pour l'avoir servie. Contrairement à l'Indochine, nous n'avions même pas l'excuse de la défaite. En Algérie, notre pays avait militairement gagné. Cela suffisait, je crois, pour qu'il ose protéger ses enfants.

Le drame de 1962 ne concernait pas seulement les harkis, mais tous ceux qui, de près ou de loin, avaient fait confiance à l'autorité française, acceptant une responsabilité ou un service. Ils furent plus de cent mille. On n'a pas osé les compter. Raymond Aron³, dans ses *Mémoires*, a pu écrire : «Les harkis, pour la plupart, furent livrés à la vengeance des vainqueurs, sur l'ordre peut-être du général de Gaulle lui-même, lui qui, par le verbe, transfigura la défaite et camoufla les horreurs.» sa fille, la sociologue Dominique Schnapper, a écrit en préface d'un beau livre⁴ ces lignes que je fais miennes : «L'épisode des harkis constitue l'une des pages les plus honteuses de l'Histoire de France, comme l'ont été l'instauration du statut des juifs le 4 octobre 1940 ou la rafle du Vel' d'Hiv' le 16 juillet 1942.»

¹ Les accords d'Évian du 18 mars 1962.

² Aujourd'hui Skikda.

³ Raymond Aron, sociologue français et éditorialiste au *Figaro*, partisan de l'indépendance algérienne qu'il avait défendue dès 1957 dans un essai intitulé *La tragédie algérienne*. Ses *Mémoires* furent publiés en 1983, juste avant sa mort. Le principal argument d'Aron pour l'indépendance était que la force du nationalisme algérien et de la dynamique historique de décolonisation étant irrésistibles, cette guerre était donc sans issue. Il fallait y mettre un terme.

⁴ Mohand Hamoumou, *Et ils sont devenus harkis*, Paris, Fayard, 1993.

Conclusion : si Saint Marc a été un grand soldat, il est resté jusqu'à la fin de sa vie rongé par le conflit mémoriel. Il restait convaincu que l'armée avait gagné la guerre d'Algérie, que de Gaulle avait trahi, ce qui lui permettait de justifier (implicitement) sa participation au putsch de 1961. De Gaulle et ses successeurs ont ménagé Saint Marc pour apaiser l'armée.

En avril 1961, le commandant de Saint Marc participe au putsch des généraux (Salan, Challe, Jouhaud et Zeller) contre de Gaulle. Un acte impardonnable : il est condamné à dix ans de prison et privé de toutes ses décorations. De Gaulle le gracie dès 1966. En 1978, il réhabilite par Valéry Giscard d'Estaing. Mitterrand lui rend ses décorations en 1982. Chirac, puis lui décerne les grades les plus élevés dans la Légion d'honneur en 2002 et 2011. Il est devenu un symbole de la mémoire militaire et pied-noir.

Saint Marc écrit en 1995. Il en veut toujours à de Gaulle. On peut en déduire qu'il ne regrette pas ses actes gravissimes de 1961 (les militaires doivent obéir au pouvoir civil légitime).

Les Harkis permettent à Saint Marc de développer une forme de victimisation.

Une formule très discutable, comparable à la thèse du «coup de poignard dans le dos» chez les militaires et les nationalistes allemands après 1918. Cette formule revient à accuser de Gaulle de trahison. Elle est fautive, dans la mesure où les succès tactiques de l'armée française n'empêchaient pas un échec stratégique : l'armée ne venait pas à bout du FLN.

Saint Marc utilise cette citation à l'appui de la victimisation des Harkis qui lui sert à se justifier lui-même. Si le sort des Harkis a été tragique, les propos cités sont abusifs. On compare de Gaulle à Pétain et à la complicité de Vichy avec le génocide. Or, les accords d'Évian ont été bénéfiques pour la France. Et l'abandon des Harkis ne saurait faire oublier les attentats de l'OAS.

Des références d'autant plus prestigieuses que Raymond Aron avait eu le courage de dire dès 1957 que la guerre d'Algérie était une impasse. Il fallait donc accepter l'indépendance au plus vite. Notons que Saint Marc ne donne pas raison à Aron sur ce point. Il isole des propos de ce dernier et de sa fille sur les Harkis.